

Vous propose :

Maidan
de Sergei Loznitsa
documentaire
VOST 2h07

Dimanche 23 novembre à 11h00
Lundi 24 à 14h00
Mardi 25 à 20h00
2014

Sergei Loznitsa filme, tout en plans fixes, manifestations et affrontements sur la place centrale de Kiev. Spectaculaire.

«Ce n'est pas seulement moi qui ai quitté l'endroit où j'ai grandi: celui-ci a tellement changé que les souvenirs que j'en ai gardé semblent faux. Je ne peux pas revenir dans un pays qui n'existe plus sauf dans mes illusions. Ou alors faire un film sur ce sujet, auquel cas j'y reviendrai forcément», cette impressionnante déclaration de Sergei Loznitsa (une interview au *Monde* début 2013 pour la sortie de *Dans la brume*) est révélatrice du rapport à son pays pour le moins compliqué du cinéaste qui a grandi et étudié en Ukraine, avant de s'installer en Allemagne.

Talons. Ce «pays qui n'existe plus» connaît une nouvelle naissance avec les manifestations qui se concentrent sur la place de l'Indépendance à Kiev, après que le président Viktor Ianoukovitch a soudainement tourné les talons –direction Moscou– au moment où il devait signer un accord d'association avec l'UE. Ce revirement politique a été la goutte qui a fait déborder le vase dans un pays au bord du gouffre économique et totalement gangréné par la corruption. Loznitsa était en train de préparer un troisième long métrage de fiction quand, en novembre, les événements de *Maidan* ont commencé, et il a décidé d'y planter sa caméra pour documenter une action dont il ne se doutait probablement pas, au début, qu'elle allait le mobiliser sur plusieurs mois et le plonger au cœur d'un chaos mortel. *Maidan* n'est pas seulement un grand film arraché à la fournaise de l'actualité, mais aussi une pénétrante étude sur ce qu'est un processus historique, collectif, comment des hommes et des femmes font soudain corps commun pour expulser l'ennemi et se ressaisir d'une intégrité éthique qui a été détruite.

Loznitsa, né en 1964, a une formation d'ingénieur en informatique et cybernétique, il a aussi fait de la traduction russe-japonais, c'est une forte tête qui a décidé quasi du jour au lendemain de renoncer à une brillante carrière dans les secteurs de pointe pour étudier le cinéma. Il a commencé à se faire remarquer par ses documentaires. En 2005, par exemple, il signe *Blockade*, un montage d'archives sur le siège de Leningrad, où il travaille le brouillard d'une mémoire que la propagande et l'idéologie soviétiques ont travaillé à effacer. *Maidan* suit la chronologie des manifestations. Le choix du cinéaste est de tout filmer en plans fixes, il ne fait parler personne et ne fait lui-même en voix off aucun commentaire. Seule va donc compter l'accumulation d'une matière enregistrée au fil des jours et des nuits entre locaux de réunions où se ravitaillent les insurgés, foules à l'écoute des orateurs défilant sur un podium puis, très vite, avec les assauts des forces de l'ordre, les batailles à coups de pavés, de cocktails Molotov, les départs de feu, la panique quand tombent les premières victimes des snipers...

Courage. Le récit évolue d'une description de l'organisation bon enfant des manifs vers de véritables scènes de guerre. Le parti pris du cadre immobile devient alors un tour de force, car on ne sait pas comment le cinéaste et son équipe ont fait pour tenir cette observation impavide dans des mouvements de masse de plus en plus confus, déchirés par le bruit des balles, cris et ordres crachés par les haut-parleurs. D'ailleurs, à un seul moment, la caméra dévisse, s'incline vers le sol puis relève le nez pour à nouveau se remettre d'aplomb, avec une espèce de courage glacial en plein cataclysme. La bande-son, mixant les pulsations des musiques que font les manifestants en tapant sur des fûts et des carillons de la ville, comme montés en boucles répétitives, permet d'inscrire l'actualité dans la chambre d'échos des justes combats éternels.

[Didier PÉRON Libération](#)

Novembre 2014

De novembre 2013 à mars 2014, le réalisateur ukrainien a suivi la révolution sur la place Maïdan, à Kiev, où est née la contestation qui a forcé le président Ianoukovitch à démissionner le 22 février 2014. Dans le documentaire *Maïdan*, Sergei Loznitsa montre de très longs plan-séquences qui nous immergent dans l'évolution de la révolution : de la foule paisible, des slogans qui se cristallisent et se radicalisent, de la construction des barricades jusqu'à l'assaut de la police anti-émeutes et la mort des premiers manifestants, célébrés comme les « héros » de cette révolution qui continue. La projection du film dans la sélection officielle (hors compétition) du Festival de Cannes avait lieu quatre jours avant l'élection présidentielle ukrainienne, prévue ce dimanche 25 mai. Entretien sur RFI.

Pendant les deux heures de votre film *Maïdan*, nous regardons dans les yeux d'un peuple qui est en train de faire une révolution. Est-ce que le but de votre film était de regarder dans les yeux de la révolution ?

[Rires] C'est un sujet intéressant. Honnêtement, je ne sais pas à quoi ressemblent les yeux de la révolution. Ce que j'ai vu, c'étaient les yeux des gens qui voulaient un changement. Et j'y suis allé tout simplement, parce que je ne pouvais pas rester ailleurs. J'étais très excité et très concerné par ces événements. Etre sur place était pour moi aussi important que pour n'importe qui d'autre sur la place Maïdan. Quand j'ai commencé à filmer, je voulais juste documenter ces événements. A ce moment, je ne savais même pas si je ferais un film ou pas. Petit à petit, j'ai commencé à structurer les choses. Finalement, le film s'est réalisé.

Il y a beaucoup de chansons patriotiques dans votre documentaire. *Maïdan*, est-ce un film ou de la politique ?

Premièrement, c'est un film, c'est un travail pour le cinéma. Pour citer Eisenstein, c'est un « montage des attractions ». Ce n'est pas possible de faire un film autrement. Evidemment, en même temps, ce film parle d'événements politiques, de la vie politique d'Ukraine. L'élément politique est également présent dans le film. Pour moi, c'est aussi un film sur l'Ukraine et le peuple ukrainien. Quand vous regardez *Maïdan*, vous allez avoir une idée à quoi ressemble le pays, les gens. C'est aussi un élément important du film. Et à part de l'hymne national, il y a aussi beaucoup de poésie, de la poésie populaire. Beaucoup des chansons sont des chansons populaires.

Faire après vos longs métrages *My Joy* et *Dans la brume* un documentaire sur Maïdan, est-ce que cela représente une rupture dans votre filmographie ou dans votre manière de filmer ?

J'ai déjà fait 15 films documentaires dans ma carrière. Même avant *My Joy* en 2010, j'avais réalisé pendant de nombreuses années des documentaires. Pour moi, faire ce film est une suite logique de ma carrière. Par contre, d'une certaine manière, ce film était pour moi aussi un essai, une esquisse concernant la forme et la structure cinématographiques. C'est quelque chose que j'aimerais utiliser dans mes prochains films. Par exemple, faire un film sans protagoniste, sans rôle titre.

***Maïdan* montre exclusivement les mouvements de foule. Il n'y a ni protagoniste, ni héros, aucune trace d'une personne individuelle qui traverse cette révolution ou qui nous guide pendant ces événements. Est-ce que c'était un défi de tourner un film sans pouvoir s'identifier à une personne ?**

Si vous regardez mes autres documentaires, vous allez découvrir que dans aucun film n'apparaît un rôle principal dans le sens traditionnel. Ainsi, *Maïdan* s'inscrit dans ma filmographie. Pour moi, c'est une manière très intéressante de développer le langage cinématographique.

Le film se termine avec la démission du président Ianoukovitch. En quoi votre film *Maïdan* parle de l'Ukraine d'aujourd'hui ?

L'histoire de Maïdan est terminée, mais l'histoire de l'Ukraine, l'histoire du peuple ukrainien continue. Et on verra dans quelle direction.

Prochaines séances :
Comrades de Bill Douglas
jeudi 27 novembre 18h30
dimanche 30 19h00
lundi 24 19h00

Les barbares de Jean-Gabriel Periot

France, 2010, Doc. de fiction, Couleur, Sans dialogue. 05'00

Nous, plèbe ; nous, barbares...

Dans la lignée de son premier coup d'éclat ' We are winning don't forget ' Jean-Gabriel Periot renouvelle l'expérience du film alter mondialiste arty. Usant d'un savoir faire en termes de montage et de choix musicaux, le réalisateur parvient une fois de plus à traduire, sans commentaires ni dialogues, les rapports de force qui régissent la société politico-économique actuelle. Le procédé est efficace et devient même effrayant lorsque la photo d'un groupe de militaire se superpose si parfaitement à celle d'une banale équipe de hockey. Au cas où le film seul manquerait de profondeur et de finesse, Periot clôt son propos par une citation du philosophe Alain Brossat, relative au geste politique, qui donne au spectateur quelques grains de réflexion à moudre durant le générique.